

—Très bien. Est ce un bon pays ?

—Oui, monsieur, il y a des rivières, des prairies ; l'air y est très bon.

—De mieux en mieux ! Que fait monsieur votre père ?

—Il fabrique de la toile, monsieur, des serviettes, des mouchoirs surtout. Nous en expédions dans toute la France et même en Amérique.

—C'est tout à fait bien. Vous voyez, ajouta le professeur en se tournant vers ses collègues, quand on lui demande des choses qu'il sait ce jeune homme répond fort bien. Retournez à Cholet, mon ami, faites de la toile, et mes compliments à monsieur votre père.

Il me fallut payer mon écot et conter une anecdote. Je m'en tirai par le petit récit suivant :

Un matelot regagnait gaiement son vaisseau prêt à mettre à la voile. Il fut arrêté par un bourgeois qui lui demanda pourquoi il était si joyeux.

—C'est que j'embarque, répondit le marin, pour un nouveau voyage ; la mer, voyez-vous, monsieur, c'est mon élément, c'est mon gagne-pain.

—Dis-moi, je te prie, dit le bourgeois, où ton père est-il mort ?

—Dans un naufrage ; tout à péri corps et bien.

—Et ton grand-père ?

—En mer aussi. Son vaisseau coula bas et personne ne put se sauver.

—Et comment, malheureux, après de tels exemples, tu oses encore t'embarquer ?

—A mon tour, monsieur, dit le matelot, permettez-moi de vous adresser quelques questions.

—Volontiers.

—Où est mort votre père ?

—Dans son lit.

—Et votre grand-père ?

—Dans son lit aussi.

—Comment, monsieur, s'écria le marin, après de tels exemples, vous osez tous les soirs vous coucher !

On raconte qu'un seigneur du dernier siècle qui invitait parfois à dîner ses parents et ses amis, leur faisait faire maigre chère. En revanche, on accommodait le prochain à toutes les sauces, et l'abondance des médisances tenait lieu de la variété des mets.

—On mourrait de faim ici, dit un jour à voix basse, à son voisin, un des convives, si on ne mangeait pas un peu de ce pauvre prochain.

Je sais des repas, abondants, plantureux où le prochain est mangé tout de même. Mieux vaut conter des anecdotes et des bons mots, ces anecdotes fussent-elles imprimées, et ces bons mots plus ou moins connus, fût-ce en un mot, de l'esprit en bouteille.

JEAN GRANGE.

LE MARQUIS ET LE CANTONNIER.

Quelle que fut la vigueur de ses deux purs sang, la chaleur était telle et la côte de la Grattade est si raide et si longue que le marquis de Maubert jugea à propos de descendre de son landeau. Il se mit donc à marcher doucement derrière sa voiture menée au pas par le vieux cocher Jean, tantôt chassant avec sa canne les menues pierres rencontrées sur la route, tantôt regardant à droite et à gauche les épis jaunissants et bons pour la faucille. La moisson, à en juger par ses apparences, serait bonne cette année. Le marquis s'en réjouissait moins pour lui que pour les paysans ses voisins, et ses nombreux fermiers et métayers. Car tout royaliste clérical qu'il fut, le marquis de Maubert aimait le peuple beaucoup plus

que les anti-cléricaux et les démocrates qui le flattent pour l'exploiter.

Au haut de la côte M. de Maubert rencontra le cantonnier Jolly qui curait les fosses ensablées par le dernier orage.

—Eh ! l'ami, dit-il, il fait chaud, n'est-ce pas ?

—En effet, monsieur le marquis.

—Et le travail est rude.

—Assez.

—D'autant que vous ne vous ménagez pas, tout le monde s'accorde à reconnaître que vos quatre kilomètres sont de beaucoup les mieux entretenus. Lorsque le cantonnier-chef prendra sa retraite, ce qui ne saurait tarder, vu son âge, faites-moi penser à vous donner un coup de main. Je connais un peu l'ingénieur en chef du département.

—Merci, monsieur le marquis, ce n'est pas de refus, le cas échéant, j'aurai recours à vos bontés.

—Savez-vous, Jolly, que j'ai toujours été un peu surpris que robuste et actif comme vous l'êtes, vous fassiez un métier si peu lucratif que celui de cantonnier ? Qu'est-ce que vous gagnez au juste par jour, voyons ?

—Trente-six sous.

—C'est maigre. vous vous feriez de meilleures journées à labourer, à faucher et à moissonner.

—Hé ! hé ! monsieur le marquis, ce n'est pas si sûr. J'ai bien réfléchi, allez ! et je trouve que notre métier a du bon. D'abord nous nous reposons le dimanche et les fêtes de commandement ; un avantage que n'ont pas quantité de labourers et d'ouvriers. C'est quelque chose de n'être pas exposé à manquer la messe et à travailler le dimanche, comme un païen. Secondement, nous n'avons pas de morte saison ; qu'il pleuve ou qu'il gèle, je suis assuré de toucher mes trente-six sous ; sans compter que je ne perds pas un centime ; il y a toujours de l'argent à la caisse lorsque je me présente, mon mandat à la main, chez M. le percepteur.

—Allons ! dit en souriant M. de Maubert, je vois que votre profession est meilleure que je ne croyais, et qu'avec de l'économie vous pouvez faire vivre votre famille ; car vous en avez de la famille, Jolly.

—Oui, monsieur le marquis, outre mon vieux père, j'ai une femme et deux enfants, sans compter le troisième qui est en route.

—Trente-six sous pour tout ce personnel ! J'en reviens à ma première appréciation : vous devez avoir du mal !

—Pas tant quant que vous pouvez croire. Non seulement nous vivons ma famille et moi, mais je trouve moyen de payer de vieilles dettes et de placer de l'argent à intérêt.

Ah ça ! pensa M. de Maubert, est-ce que ce bonhomme se moquerait de moi par hasard ?

—Il allait demander une explication, mais il n'eut pas le temps ; les chevaux arrêtés depuis une grosse demi-heure s'impatientsaient sous la morsure des mouches, et menaçaient de se cabrer ; il salua donc le cantonnier d'un geste amical et regagna sa voiture.

—Mon cher Martin, dit le soir même de ce jour M. de Maubert à son régisseur, expliquez-moi comment le cantonnier Jolly s'y prend pour nourrir lui et sa famille avec trente-six sous par jour ?

—C'est bien simple, monsieur le marquis, répondit le régisseur ; il équilibre son budget.

—Sans doute, mais comment s'y prend-il pour arriver à cet équilibre ?

—Ses recettes sont un peu plus fortes que vous ne pensez. D'abord il a une chaumière et un jardin : d'où le logement et les légumes ; son chauffage lui est fourni par le bois mort qu'il ramasse dans votre forêt ; pour deux ou trois tombereaux de fumier qu'il se procure aisément, un de vos fermiers le laisse semer sa provision de pommes de terre sur son terrain, ce qui permet d'élever et d'engraisser un cochon ; une grande ressource dans un ménage campagnard. Bref, le cantonnier avec ses trente-six sous a plus d'aisance que beaucoup d'ouvriers qui gagnent trois et quatre francs ; sans compter qu'il a moins de goûts et d'occasions de dépenses.

—Je commence à comprendre ; mais Jolly ne s'est pas borné à me dire qu'il noue les deux bouts ; il m'a assuré qu'il paye de vieilles dettes et place de l'argent à intérêt.